

Les Papiers collés de Claude Darras

Été 2012



Lettres estivales

« Les princes actuels de l'aphorisme sont les peintres, assure Georges Perros (notre photo © X, droits réservés) dans ses « Papiers collés ». Pas un écrivain bien né qui n'envie les tableaux d'un Braque, parfaits aphorismes, d'un Chagall, d'un Chirico, d'un Klee, etc. Tandis que le dix-neuvième siècle relève de la musique - le plus grand poète symboliste est Debussy, le symbolisme pour moi étant personnifié par Régnier, Maeterlinck, Viélé-Griffin, Huysmans, Louys, et le premier Valéry (Ravel et Mallarmé hors cadre, hors de question, assumant l'aphorisme dans ce qu'il a de plus desséchant, cruel, infiniment souhaitable à toute sensibilité d'ordre majeur) - notre époque tend à la peinture. De Paulhan à Ponge, à Grenier, à Limbour, les meilleurs esprits poussent de beaux soupirs en direction des toiles privilégiées.

« Remarque.

« Les musiciens du dix-neuvième siècle écrivaient. Souvent mieux que les poètes. Certains textes de Braque, de Lhote, de Duchamp - mais celui-là sait tout faire - de Masson, pourraient faire rougir nos poètes. Bien incapables de peindre. »

J'ai rencontré Jean Dubuffet dans les années 1949-50-51 ; un conteur merveilleux, il habitait la rue de Vaugirard. Il a semé ! Il a sauvé bien des hommes ! Il a osé ! Il a secoué les cocotiers ! Il a rendu les hommes heureux ! J'ai quelques lettres de lui : nous nous tutoyions. (Jules Mougin, dans une lettre à Claude Darras, de Chemellier, le 20 décembre 1989)

Note liminaire :

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

Carnet : Félibre et conservateur

Dans la maison de Frédéric Mistral, à Maillane, Charles Galtier est sur la défensive. Le félibre et conservateur des lieux ne se livre pas d'emblée. Et puis à la longue, le tête-à-tête amollit sa résistance et il répond aux questions que je n'ai pas posées. (*mercredi 25 juillet 1990*)

Hirondelles à Saint-Martin-de-Crau

Dans la cave, le nid d'hirondelle, dont on voit sortir les petites têtes noires, est suspendu à la pierre de la voûte. La mère surveille distraitement sa couvée quand elle ne défie pas les lois du vol acrobatique, les plumes bruissant à peine en frôlant l'encadrement de la porte basse. Le berger explique à son petit-fils de dix ans que des générations d'hirondelles ont habité les lieux, ramenées chaque fois au berceau de la tribu par le plus étonnant instinct. L'enfant écarquille les yeux pour mieux écouter.

Bistrot et belles-lettres

Le bistrot est une scène privilégiée pour voir jouer les mots de la langue. Céline, Aymé, Pagnol et Prévert s'y tenaient à l'affût du comptoir. Les propos de zinc à l'heure du crème ou du pastis recèlent une mine de sagesse populaire et d'invention langagière. Les « pubs » à l'anglaise, le Loto national et les sempiternels commentaires sur la télévision de la veille ont appauvri la représentation : les dialogues entendus désormais sonnent aussi faux qu'une cloche fêlée.

Mardi 17 avril 2012

Gabrielle et ses moutons

Durant un peu plus de trois semaines, Gabrielle a gardé ses huit cents moutons dans les collines entourant le mas du Vallon, à Maussane-les-Alpilles. Inoubliables souvenirs auditifs : à chaque fois que se rapprochait le troupeau en sonnailles, le silence semblait avoir changé d'octave.

L'âme des pierres

Je trie sans cesse les pierres roulées dans le lit des rivières. Elles m'émeuvent autant que des figures humaines.

Jeudi 19 avril 2012

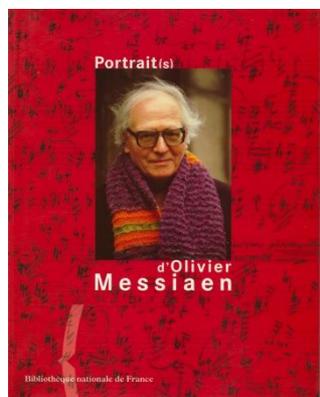
Billet d'humeur

La bonne aventure

Nostalgie des fêtes taurines ? À l'intérieur du café andalou, au plus intime de la cité arlésienne, des mains fébriles rythment une kyrielle de mélodies au gré d'une cadence syncopée et de battements de tambour. Le flamenco est une danse incantatoire, tournée vers le feu et le bûcher. La cité des Alyscamps redevient maure. Et le muezzin n'est pas loin du boulevard des Lices. La corrida est religieuse, veulent me convaincre les grands prêtres des arènes, mais tournée vers Mithra. Au comptoir, une gitane me bouscule et m'apprend qu'elle est chargée de me révéler un secret. Curieux, je partage avec elle les mezzés et les tapas qui accompagnent la liqueur anisée sur la tablette de zinc. « *C'est un roi d'Espagne, me souffle la diseuse de bonne aventure, qui a ordonné aux débitants de boissons de placer des tartines au-dessus des bouteilles de vin ou d'alcool en guise de bouchons ("tapas", en espagnol). Pourquoi ? Pour que ses sujets ne boivent pas l'estomac vide et s'enivrent moins.* »

Lecture critique

Olivier Messiaen, un cœur simple



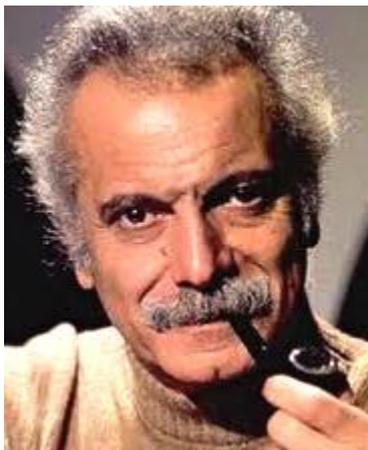
Olivier Messiaen (1908-1992) n'avait pas son pareil pour évoquer le dessin d'une fleur qui éclot, la beauté d'une grappe de raisin dont le suc empoisse les doigts, les vocalises hâtives de la fauvette des jardins, le flamboiement du bestiaire de Chagall ou pour nous initier aux traités théologiques de Saint-Thomas d'Aquin. Ce cœur simple et mystique cultivait un esprit universel, curieux de tout : un esprit de la Renaissance qui sut replacer la musique au confluent de l'art et de la science, de la physique et du plain chant, de la poésie et de l'acoustique, de l'ornithologie et de la cosmologie, de la philosophie et des mathématiques. Ce précurseur aimait à démythifier l'aspect révolutionnaire de certaines musiques récentes en prétendant que les recherches rythmiques les plus originales trouvent leurs racines chez les grands auteurs, de Mozart à Debussy. Le livre-témoignage que lui a consacré la Bibliothèque nationale de France (BNF) est constellé de beaux éclats d'érudition et de poésie. Ici, en l'occurrence, nous lisons cinq livres, également passionnants, mais dont les manières, les matières et les intentions des auteurs diffèrent. D'où une lecture qui donne le sentiment de cette incommodité - pas forcément désagréable - que provoquent, dans un film, les incessants changements de focale.

- *Portrait(s) d'Olivier Messiaen*, sous la direction de Catherine Massip (éditions Bibliothèque nationale de France/Le Seuil), 176 pages, 1996.

Portrait

Georges Brassens le Jupiter gaulois de la chanson (1921-1981)

Le fourneau de la pipe ne fume plus depuis le lever de rideau, des gouttes de sueur coulent en rigoles à peine filtrées par la moustache d'otarie héritée de son père Jean-Louis, les yeux, extrêmement mobiles, furètent sans cesse de droite et de gauche : on dirait qu'il souffre le martyr en grattant les cordes de sa guitare, inquiet à la pensée de ne plus tresser les mots ni tricoter les notes du « *Petit Cheval* »...



Gérard Lenne prétend qu'il mit en musique le poème de Paul Fort pour permettre à la petite Catherine, la fille de Jacques Grello, d'en mieux apprendre la récitation « par cœur ». C'est d'ailleurs lui, le chansonnier de « La Boîte à sel », qui lui fait la courte échelle, en 1952, en le présentant à Henriette Ragon, dans son cabaret de la rue du Mont-Cenis, à Paris ; le caboulot a été aménagé dans une ancienne pâtisserie, d'où le pseudonyme de la maîtresse des lieux, la chanteuse Patachou...

Dans son beau livre de souvenirs, où il donne souvent à sa phrase une cadence alexandrine, Émile Miramont, alias *Corne d'aurochs*, parle de son ami d'enfance avec une tendresse pudique. « *Dans son Panthéon d'alors*, retrace-t-il, *siégeaient pêle-mêle Breton, Carco, Lesage, Aragon, Léautaud, aux côtés de Genevoix et de Pagnol.* » Secrétaire et homme de confiance, Pierre Onteniente, dit *Gibraltar*, s'est refusé à écrire ses mémoires : « *Ça jamais !* s'indigne-t-il. *J'aurais eu l'air d'en profiter* ». Il habite aujourd'hui le n° 9 de l'impasse Florimont (*Entre la rue Didot et la rue de Vanves*), dans le XIV^e arrondissement de Paris. C'est la maison où Brassens fut accueilli à son retour du Service du travail obligatoire (STO), à Basdorf, non loin de Berlin, en 1943. Il y fut reçu comme un fils par « Jeanne » Le Bonniec et Marcel Planche, un ouvrier-carrossier de Seine-et-Marne que Brassens naturalisa en « Auvergnat », pour les besoins de la chanson où il raille « *les croquantes et les croquants/Tous les gens bien intentionnés* ». Jusqu'en 1966, l'impasse abritera les réunions de la joyeuse équipe des « Copains », Éric Battista, Jacques Canetti, Jean-Pierre Chabrol, Pierre Cordier, Henri Delpont,

Raymond Devos, René Fallet, Victor Laville, Marcel Lepoil, Pierre Maguelon, Fred Mella, Moustache, Pierre Nicolas, Louis Nucéra, Armand Robin, Jean-Paul Sermonet, André Tillieu et Lino Ventura. Ceux-ci y retrouvent le poète et sa compagne, Joha Heiman (1911-1999), originaire d'Estonie et surnommée Püppchen (*Je me suis fait tout p'tit devant une poupée/Qui ferme les yeux quand on la couche*).

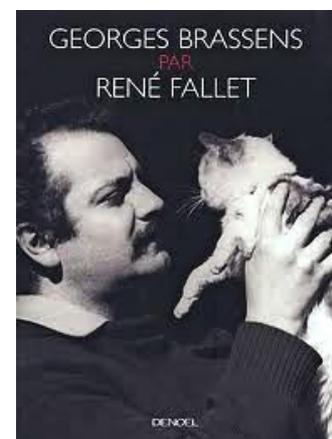
Presque quotidiennement, il écoute Bourvil et Claude François !

La tendresse et la subversion, l'humour et la compassion, la poésie et l'imprécation animent ses textes. Le swing et la musique noire ont fortement influencé le compositeur qui délaisse très tôt le piano pour s'accompagner à la guitare où il étonne par de déroutantes grilles d'accords, faussement simples. Amateur passionné de la chanson, il écoute presque quotidiennement Charles Trenet, Mireille, Bourvil, Georges Tabet, Fred Astaire, Georges Gershwin et... Claude François et n'hésite pas à offrir, dans les années 1960-1970, la première partie de ses spectacles à des débutants, comme Barbara, Yves Duteil, Serge Lama, Maxime Le Forestier (qui lui a rendu le plus bel hommage discographique), Pierre Louki, Colette Renard et Yves Simon, comme il a soutenu, une décennie plus tôt, Guy Béart et Georges Moustaki.

Margot (*qui dégrafait son corsage/Pour donner la gougoutte à son chat*), Martin (*Pauvre Martin, pauvre misère/Creuse la terre, creuse le temps*), Jeanne (*Son auberge est ouverte aux gens sans feu ni lieu/On pourrait l'appeler l'auberge du Bon Dieu*), Hélène (*Son jupon de laine/Était tout mité/Les trois capitaines/L'auraient appelée vilaine*): Il a accompagné sur plusieurs générations les personnages de ses refrains, doubles de ses contemporains et de ses proches à Sète, à Paris, puis à Crespières. Il ne les a quittés qu'à sa mort, et souverainement intacts, comme s'ils l'avaient devancé dans l'état où il est aujourd'hui, je veux dire : l'immortalité.

« Les tombeaux ferment mal »

Les suffrages de la postérité et ceux des services commerciaux des éditeurs phonographiques ne sont heureusement pas la mesure unique de la valeur d'une œuvre. Les fervents, les inconditionnels de Georges Brassens le savent bien : elle est inscrite, cette valeur, dans les couplets de « *La Chasse aux papillons* » ou d'« *Au bois de mon cœur* » ; il suffit de les écouter. Ce ne sont pas les chanteurs, tels Brel, Ferré, Montand ou Brassens qui s'enrichissent de leur reconnaissance posthume, mais les auditeurs. « *Les tombeaux ferment mal* », prétendait le poète et dramaturge Jacques Audiberti. Tant mieux, ainsi le gisant de la plage de Sète n'aura pas fini de nous fredonner ses chansons.



En 2011, les « enfants de Brassens », héritiers spirituels de l'auteur-compositeur-interprète, ont commémoré, sur l'estrade télévisuelle et médiatique, le trentième anniversaire de sa mort (jeudi 29 octobre 1981) et le quatre-vingt-dixième anniversaire de sa naissance (samedi 22 octobre 1921). Seules, les images de vie du chanteur, revues par la grâce de archives, auront touché les vrais amateurs : ceux qui savent que la chanson, quand elle tient parole, peut devenir un médium puissant, à la fois le plus exaltant et le plus dérangeant.

« L'anarchie, c'est une morale »

La ligne de façade de sa carrière est l'anarchie : « *Chez moi, reconnaît-il, c'est une façon d'être, une morale* ». Les idées sociales de Proudhon, de Kropotkine et de Bakounine l'aident à dessiner les grands principes fondateurs de cette valeur qui conditionne tous ses actes. Sous la signature de Géo Cédille, il écrit dans « Le Libertaire » des articles assassins où il « descend » les maraîchers et les flics. Révolutionnaire jusqu'au plus intime, il affirme : « *Je suis un anarchiste au point de toujours traverser dans les clous, afin de n'avoir pas à discuter avec la maréchaussée* ».

Le non-conformisme et la contestation sourdent de « *Hécatombe* » (*Au marché de Brive-la-Gaillarde/À propos de bottes d'oignons/Quelques douzaines de gaillardes/Se crépaient un jour le chignon*). Il y moque les « braves pandores » dont il assure : « *Je les adore sous la forme de macchabées* ». Apôtre d'Aristide Bruant et de Jehan Rictus, dépositaire de l'esprit rebelle de la Commune, il chante l'anticléricalisme et le rejet de l'ordre bourgeois dans « *La Mauvaise Réputation* » (*Mais les braves gens n'aiment pas que/L'on suive une autre route qu'eux*). Infatigable provocateur, il ridiculise la morale bien pensante, les policiers et les magistrats dans « *Le Gorille* » et « *Le Pornographe* ». Perpétuel révolté, il brocarde les passions belliqueuses dans « *La Guerre de 14-18* » (*Moi mon colon, celle que je préfère/C'est la guerre de quatorze-dix-huit !*) et « *Mourir pour des idées* » (*Mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente*).

BRASSENS

Chansons illustrées
par Joann Sfar



Gallimard

Son œuvre parcourt les méridiens

Trente ans ont passé et l'héritage du Sétois a été repris dans une rébellion musicale où le mouvement alternatif avec Bérurier Noir et les Garçons Bouchers précède les tenants de la culture hip-hop, les rockers de Noir Désir et du groupe de pop-rock britannique Franz Ferdinand, ainsi que les rappeurs de NTM et d'IAM. Depuis les années 1970, l'œuvre de Brassens parcourt les méridiens : elle est chantée en Angleterre avec Jake Thackray, en Argentine avec Claudina et Alberto Gambino, en Italie avec Fabrizio De André et Nanni Svampa, en Espagne avec Paco Ibañez, en Israël avec Yossi Banai, en Nouvelle-Zélande

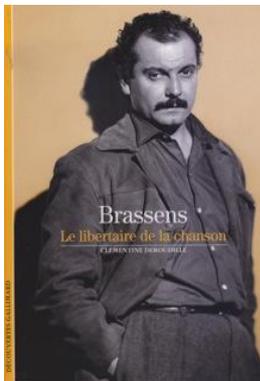
avec Graeme Allwright, au Portugal avec Luis Cilia. Ceux-là conjuguent leurs différences et tentent de donner à leurs auditeurs notamment ce qui leur manque aujourd'hui : la capacité de s'indigner et l'amour de vivre. L'oncle Georges n'est pas loin. N'a-t-il pas inculqué aux minots blacks et beurs des banlieues les principes d'une langue française où il convient de détacher chaque syllabe et d'articuler les différents sons d'une mélodie avec le talent d'élocution d'un orthophoniste ?

Parmi les « Enfants de Brassens », entre Joël Favreau, Maxime Le Forestier et Renaud, André Chiron - qui chante la plupart des 135 succès de Brassens aussi bien en français qu'en provençal - apporte à la célébration anniversaire un bémol, comme on dit maintenant, signe en musique du passage en mineur, le ton du chagrin, de la mélancolie.

« *Rappelons-nous ce que Georges Brassens chantait dans "Les Deux Oncles" : "Ces souvenirs qu'on commémore... tout le monde s'en fout". Du reste, Brassens n'est pas mort : il fait tellement partie de ma vie !* proteste ce Vauclusien de Monteux. *Quand il est parti, j'ai gardé ma peine pour moi : la tristesse est de ces choses qui ne se partagent pas, même avec ceux que l'on aime.* »

C.D. (Octobre 2011/Mai 2012)

Bibliographie



Brassens, le libertaire de la chanson, par Clémentine Deroudille (Découvertes Gallimard, 2011)

Brassens – chansons illustrées, par Joann Sfar (éditions Gallimard, 2011)

Brassens ? par Bertrand Dicale (Flammarion, 2011)

Georges Brassens – Le Vieil Indien, par Gérard Lenne (éditions Albin Michel, 2001)

Brassens avant Brassens, par Émile Miramont dit Corne d'aurochs (éditions de l'Archipel, 2001)

Brassens – Délit d'amitié, par Louis Nucéra (L'Archipel, 2001)

Brassens, par René Fallet (éditions Denoël, 1967)

Georges Brassens, par Alphonse Bonnafé (éditions Pierre Seghers-Poètes d'aujourd'hui, 1963)

Georges Brassens et la poésie quotidienne, par Jacques Charpentreau (éditions du Cerf, 1960)

La Tour des miracles, roman de G. Brassens (éditions Stock, 1953)

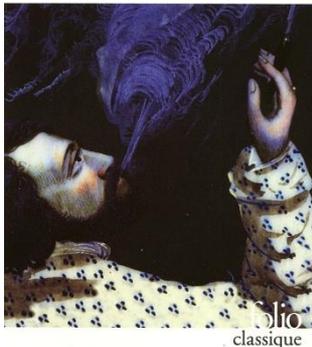
Des coups d'épée dans l'eau, poèmes de G. Brassens (éditions Albert Messein, 1942)

© *Photos X, droits réservés*

Varia : Histoire du Romantisme par Théophile Gautier

Théophile Gautier

Histoire du Romantisme
suivi de Quarante portraits romantiques
Préface d'Adrien Goetz



Maître de conférences à l'université de Paris-Sorbonne, Adrien Goetz a dirigé chez Gallimard (Folio classique, n° 5269, 2011) la réédition, magistrale, de l'« **Histoire du Romantisme** » de Théophile Gautier qui est suivie de « **Quarante portraits romantiques** ». « *Le plus beau de ses portraits, estime-t-il dans la préface, demeure celui de Balzac. Sans doute parce que, sous l'anecdote, Gautier y parle de l'écriture. Et aussi parce que c'est le plus théâtral, le plus vivant, avec des scènes de comédie - mêlée à la première véritable "étude littéraire" du génie de Balzac.* » « *Supérieur en cela aux poètes descriptifs, écrit Théophile Gautier, Honoré de Balzac voyait l'homme*

en même temps que la nature ; il étudiait les physionomies, les mœurs, les passions, les caractères du même regard que les sites, les costumes et le mobilier. Un détail lui suffisait, comme à Cuvier le moindre fragment d'os, pour supposer et reconstituer juste une personnalité entrevue en passant. L'on a souvent loué chez Balzac, et avec raison, son talent d'observateur ; mais, quelque grand qu'il fût, il ne faut pas s'imaginer que l'auteur de La Comédie humaine copiât toujours d'après nature ses portraits d'une vérité si frappante d'ailleurs. Son procédé ne ressemble nullement à celui de Henri Monnier, qui suit dans la vie réelle un individu pour en faire le croquis au crayon et à la plume, dessinant ses moindres gestes, écrivant ses phrases les plus insignifiantes de façon à obtenir à la fois une plaque de daguerréotype et une page de sténographie. Enseveli la plupart du temps dans les fouilles de ses travaux, Balzac n'a pu matériellement observer les deux mille personnages qui jouent leur rôle dans sa comédie aux cent actes : mais tout homme, quand il a l'œil intérieur, contient l'humanité : c'est un microcosme où rien ne manque. »
Lu dans « Quarante portraits romantiques », de Théophile Gautier, éditions Gallimard, Folio classique, n° 5269, 658 pages, 2011.

Carnet : Indulgence

Dès que le non-voyant s'est attablé, les clients du restaurant l'ont dévisagé sans retenue et avec cette indulgence que l'on accorde aux enfants handicapés et aux simples d'esprit.

Les as de cœur du facteur-poète

Avec Jules Mougin, la conversation est un jeu de cartes. Le facteur-poète y gagne toujours. Vous avez beau y aligner des combinaisons savantes, il a toujours des as de cœur dans la manche. (mercredi 2 janvier 1991)

Leçon de journalisme

La rédaction du quotidien est divisée entre ceux qui ont le pouvoir et ceux qui ne l'ont pas. Ceux qui l'ont s'y accrochent, les autres veulent l'avoir. Et la lutte dure jusqu'à ce qu'ils changent de place. À quoi cela sert-il ?

Tic-tac tic-tac

Viens un peu me voir au village, me supplie Pierre Hantz, grand reporter à la retraite, ça me remontera le moral. Comme si ce dernier était une horloge.

Jeudi 26 avril 2012

Mi bémol !

Dans la salle de concert, le trac naît alors que le mi bémol monte de la fosse d'orchestre pour se frayer un passage à travers le vacarme sourd des chaises déplacées et des tousotements.

Aux Deux Garçons

Au café des Deux Garçons, à Aix-en-Provence, le garçon hautain porte son plateau comme un ostensor. Il me rend la monnaie qu'il puise dans une poche de son gilet, tel un évêque qui se penche vers un paroissien dans l'embarras.

La campagne muscade

Darius Milhaud aimait passionnément la campagne d'Aix qu'il appelait la campagne « muscade » comme pour en mieux cerner les essences rares et parfumées.

Dimanche 29 avril 2012

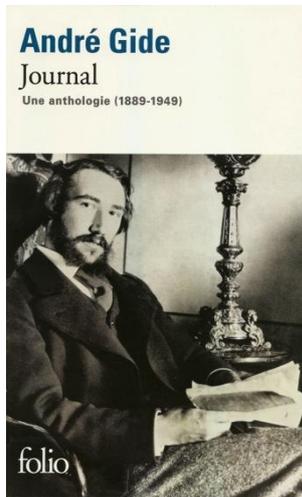
Billet d'humeur

Secret papal

Au sein de la communauté aixoise, des sujets allemands retirés dans la proximité du massif de Saint-Victoire ont eu l'avantage de suivre à la fois les cours de Hans Küng (né en 1928), le bouillant théologien que sera foncièrement opposé à Jean Paul II, et ceux de son collègue et ami... Josef Ratzinger (né en 1927), le nouveau pape. C'était dans les années 1966-1969 à l'université de Tübingen, une ville qui deviendra plus tard la sœur jumelle de la cité du Roy René. Mais l'esprit de contestation qui gagne, dès 1968, les facultés de théologie divise peu à peu les deux professeurs. J'ai bien tenté d'en savoir plus, auprès de mes interlocuteurs germains, sur la fin du séjour du futur Benoît XVI à Tübingen et sur la « brouille » entre les deux prélats : on m'a opposé le secret le plus absolu. Sachant bien qu'un secret, ce n'est pas quelque chose qui ne se raconte pas, mais c'est une chose qu'on dévoile à voix basse et séparément.

Lecture critique

L'itinéraire initiatique d'André Gide



André Gide n'accordait le titre de roman qu'à une seule de ses œuvres, *Les Faux-Monnayeurs* (1926). Son échec relatif l'affecta beaucoup : « *Après vingt ans on reconnaîtra que ce que l'on reproche à mon livre, ce sont précisément ses qualités. J'en ai la certitude* », soutenait-il en 1927. Le délai est passé depuis belle lurette, et pourtant le jugement en appel a confirmé la première sentence. Gide a cessé de fasciner et son influence sur les lettres françaises paraît bien faible si on la compare à celle de ses contemporains immédiats : Claudel, Proust et Valéry. Hasards de la mode ? Purgatoire inévitable ? Destin logique d'une œuvre trop liée à la personne du « contemporain capital » ? Les écrits d'André Gide ont perdu le pouvoir d'ébranler les lecteurs, textes vains, semble-t-il, à éveiller les résonances que suscitèrent *L'Immoraliste*, *Les Caves du Vatican* ou *Thésée*. Due à Peter Schnyder, professeur de littérature française et européenne du XX^e siècle à l'université de Haute-Alsace à Mulhouse, la publication d'une anthologie de son **Journal** (1889-1949) suffira-t-elle à remettre au premier plan ce remarquable épistolier et écrivain ?

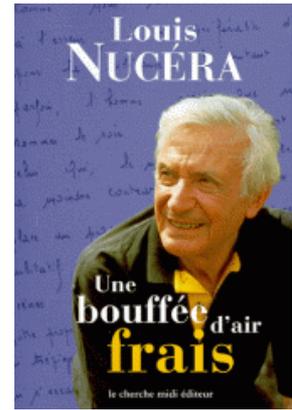
Témoignage de l'intime suivi dans sa banalité quotidienne, le **Journal** paru dans deux tomes de *La Pléiade* restitue des actes et des notes que l'auteur avait retranchés de la livraison originelle. Jugements moraux substitués à l'examen de conscience, réflexions à l'eau forte sur ses contemporains, secrets dévoilés sur ses aventures clandestines avec de jeunes garçons et ses relations passionnelles avec Marc Allégret et Maurice Schlumberger : le journalier est ici moins un témoin qu'un metteur en scène et un avocat de soi. Au-delà de ses manifestations ostentatoires de sincérité, de contrition et de dénonciation, il faut lire le **Journal** d'André Gide non « *comme une collection d'anecdotes croustillantes, mais comme l'itinéraire initiatique au travers duquel se forge une image de l'écrivain* ».

- *Journal, une anthologie (1889-1949)*, d'André Gide, (éditions Folio/Gallimard), 464 pages, 2012.

Portrait

En souvenir du « Cycliste de Montmartre »
Louis Nucéra (1928-2000)

La manière dont les lecteurs découvrent désormais les œuvres de Louis Nucéra (Nice, 17 juillet 1928-Carros, 9 août 2000), le « *Cycliste de Montmartre* » fauché il y a douze ans par un chauffard sur une route des Alpes-Maritimes, lui va bien. Quelques chroniques vélocipédiques ici, des romans ou un essai sur la gent féline là, des contes montmartrois ou des nouvelles niçoises ailleurs : on dirait des cailloux semés par un Petit Poucet dont le désir d'ordre est sans cesse contrarié par la fantaisie de l'imagination. Heureux élu, le lecteur se trouvera dans la situation d'un enfant lâché dans un vaste grenier et qui déniche, sous les solives empoussiérées de la charpente, entre un vieux phonographe et un fauteuil aux capitons crevés, une malle d'osier qui ne peut contenir que des bonheurs de lectures.



Au nombre de ceux-là, *Une bouffée d'air frais* réunit six années de propos livrés aux lecteurs de la revue *Valeurs actuelles*. L'auteur y décline une kyrielle désordonnée de thèmes liés à l'actualité de nos contemporains ou bien au baromètre de ses humeurs. Entre le sacre de Miguel Indurain, « roi du Tour de France », et les mérites de la locomotive à vapeur *Pacific 231*, il célèbre ainsi le cabaret « *Le Lapin à Gill* ». La boîte s'appelait jadis « *Ma campagne* », puis « *Cabaret des assassins* » (après le meurtre du fils du propriétaire en 1910). Quant au poète André Gill, il composa « *La Muse à Bibi* », un recueil qui appartient au répertoire goguenard de la butte Montmartre.

Dans *Les Contes du Lapin agile* d'ailleurs, il regarde vivre les personnages de la gargote, anarchistes, apaches et artistes de tout acabit. Sous la dictée d'Yves Mathieu, actuel maître des lieux, il portraiture d'une plume trempée dans l'encre de la tendresse les protagonistes du caboulot montmartrois : Jacques Audiberti, Marcel Aymé, Antoine Blondin, Alphonse Boudard, Georges Brassens, Francis Carco, Jean-Roger Caussimon, Roland Dorgelès, Léo Ferré, Pierre Mac Orlan, Claude Nougaro, Jules Pascin et Francisque Poulbot. Ces souvenirs ont le charme sépia des « crayons » de Steinlen. Il y manque toutefois le rehaut de l'aquarelle, celle qui peignait si joliment l'échappée belle de « *Mes rayons de soleil* » et la prière à « *Sa majesté le chat* », deux chefs-d'œuvre nucériens ceux-là.

Louis Nucéra
Les Contes
du Lapin Agile



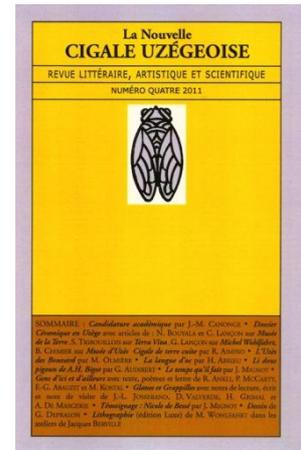
- *Une bouffée d'air frais*, de Louis Nucéra, le cherche midi éditeur, 226 pages, 2000
- *Les Contes du Lapin agile*, de Louis Nucéra, avec une préface de Raymond Devos, Gallimard/Folio n° 3804, 352 pages, 2003
- *Louis Nucéra, l'homme-passion*, par André Asséo, éditions du Rocher, 140 pages, 2006.

Varia : Une cigale de terre cuite plus que centenaire

« Chine, Japon, Corée, Inde, monde antique, grec puis romain, Moyen Âge, civilisations amérindiennes... Plus près de nous, le "bon" La Fontaine, et les félibres l'ont célébrée. (...) La cigale a un goût exquis aux dires d'Aristote, Jean-Henri Fabre lui-même en aurait dégusté ! (...)

« Mais "Outre-Rhône", dans la ville d'Aubagne, au pied du Garlaban, une de ses cousines a vu le jour et prospère, essaimant sa nombreuse lignée de par le monde. Cet animal est apparu dans les ateliers Sicard, à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit bien sûr de la cigale en céramique, qu'à l'initiative des "Tuileries marseillaises", Louis Sicard, céramiste de grand talent, frère de Thérèse Neveu, la *Bello Santouniero*, créa en 1895. Cet objet avait pour vocation de symboliser la Provence : une cigale en céramique, accrochée à un rameau de pin, certains diront de pistachier, d'autres d'olivier, surmontant la devise chère à Frédéric Mistral, "*lou souleou mi fa canta*", était née. (...) On demandait alors au déjà renommé céramiste un cadeau d'entreprise qui serait expédié dans le monde entier, tant était vaste le réseau commercial des Tuileries. La cigale essaima donc largement, témoignant auprès des populations lointaines du caractère industriel des Marseillais et de la douceur de la Provence. Louis Sicard eut ensuite l'idée de décliner sa cigale en modèles réduits, la déposant sur des broches, des vases de toutes dimensions, des céramiques culinaires ou ornementales. Des modèles plus volumineux allaient décorer les murs d'une cuisine ou la façade d'une maison.

« La cigale est donc sortie de sa chrysalide, mais sa destinée terrestre peut être beaucoup plus longue que celle de sa cousine charnelle. » *Extrait de « La cigale en terre cuite, histoire naturelle », de Robert Aimino, dans la revue La Nouvelle Cigale uzégeoise, n° 4, 2011 (Lucie éditions, Nîmes).*



Carnet : À l'improviste

« Ce n'est pas par la recherche qu'on trouve », prétendait Henri Pourrat. Plus je vais dans ce journal, plus je crois que les notes les plus vraies sont celles qui sourdent des profondeurs, à l'improviste, par hasard.

Charité

Définition de la charité : ne pas donner ce qu'on a, donner ce qui vous manque le plus.

Vérité

Ne croyez jamais détenir la vérité, c'est elle qui vous possède. Ou pas.

Heu-reux

Le problème de nos contemporains n'est pas tellement qu'ils veulent être heureux. Mais ils veulent être plus heureux que leurs voisins, et cela n'est pas facile, parce qu'ils les croient plus heureux qu'ils ne le sont.

Jeudi 10 mai 2012

Billet d'humeur

Prière d'insérer

Ne dites plus « le » mais « la » prière d'insérer ! m'enjoint dans une lettre injustement comminatoire André Lejeune, distingué professeur des universités de Strasbourg qui se réclame, dans son argumentation, de Georges Duhamel et de François Mauriac.

Corrosif, mon correspondant remarque stricto sensu que la *prière d'insérer* était de ces petites feuilles de papier qu'on insérait dans les livres pour être recopiées par les journalistes paresseux...

Dois-je jurer du genre contraire en appelant à moi André Billy et Alexandre Arnoux ?

En fait, j'écris « le » prière d'insérer depuis que Jean Blanzat, au comité de lecture des éditions Gallimard, s'est fâché tout rouge contre Roger Grenier : celui-ci avait osé dire « la » prière d'insérer. « *Ce n'est pas une prière* », lui avait lancé Blanzat, dépité, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

Lecture critique

Max Brod, le biographe de Kafka



Il est étrange qu'on se défie de la pensée dans le roman. On prétend que ce n'est pas sa place. On la croit rebelle à l'art. Ce qui n'est pas faux lorsque l'intrigue croule sous le poids de la thèse. Ce qui n'est pas vrai pour Max Brod, cet écrivain tchèque de langue allemande (1884-1968) dont l'écriture mêle la vocation traditionnelle du conteur à l'influence philosophique du narrateur. Même s'il ne procède pas des plus belles pages de son œuvre, *Le Royaume enchanté de l'amour* constitue un témoignage capital en ce qu'il célèbre, à travers la fiction d'un roman, le souvenir et l'amitié de Franz Kafka (1883-1924).

Christof Nowy part en Egypte à la recherche du témoin qui le disculpera d'un crime pour lequel il a été emprisonné. Sur le bateau, il rencontre Solange Douglas à laquelle il raconte son amour pour Léna et l'admiration qu'il porte à

Richard Garta qui dissimule à peine Kafka. Plus qu'un mentor, le « vieux Pragois » Garta-Kafka lui est devenu un indispensable directeur de conscience dont il loue jusqu'au culte la lucidité de l'intuition et la moralité des actions. Une escapade en Palestine avec Solange permet à Christof de retrouver le frère de Garta et à l'auteur d'exalter les vertus de l'idéologie sioniste...

Ce rapide résumé ne rend compte que de quelques pièces du puzzle qu'a construit Max Brod pour tracer le portrait de Kafka. Un recueil de souvenirs complètera l'esquisse du roman, neuf ans plus tard, en 1945, révélant un Kafka moins tourmenté et plus fraternel qu'il y paraissait, peu ressemblant en tout cas à ses « modèles » littéraires.

- *Le Royaume enchanté de l'amour*, par Max Brod, éditions Viviane Hamy, 288 pages, 1990.

Portrait

L'évangile selon Sullivan

Jeune ecclésiastique à col romain, l'abbé Joseph Lemarchand alias Jean Sullivan (Montauban-de-Bretagne, 1913-Paris, 1980) avait rencontré Paul Claudel et, en lui écrivant au lendemain de leur entretien, le « Vieil Ours » était passé de l'encre noire à l'encre rouge pour lui signifier cet ordre de mission : « *Faites le journal de Dieu* ».

Maurice Deleforge rapporte l'anecdote dans la revue *Rencontres*, trait d'union des *Amis de Jean Sullivan* parmi lesquels Jacques de Bourbon Busset, Henri Guillemin, Raymond Jean et Jacques Madaule ont tenté jadis de propager la voix singulière du prêtre et écrivain rennais.



Un éveilleur

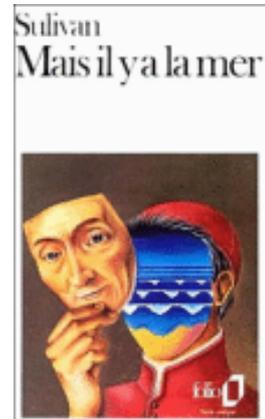
En fait, cet auteur-là n'écrit pas pour l'opinion publique et il se moque bien de la reconnaissance des mandarins des lettres ou d'ailleurs. « *Je m'adresse à chacun, seul à seul* », avoue-t-il dans *L'Exode*. Écrivain public (*J'écris les lettres qu'on me dicte*), il est le témoin qui *ensemence les consciences une à une*, qui proclame une parole d'éveil, de liberté, de départ, parce que sa vocation est de *rendre la vie transparente et d'indiquer la voie* : « *Ce que j'écris depuis mon premier livre, reconnaît-il, n'est qu'une seule lettre pour signaler un chemin* ».

En l'occurrence il s'agit du sentier difficile de l'intériorité où le lecteur sensible saura emboîter le pas de ce gardien de la tradition, la tradition entendue dans son acception latine : *tradere*, transmettre, si proche de ce que les bouddhistes Ch'an

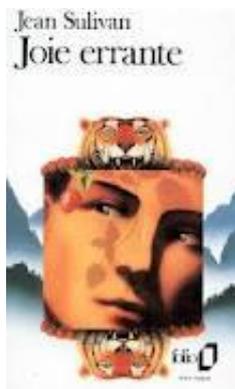
appellent la « *transmission de la lampe* », belle expression désignant l'acte par lequel un homme en éveille un autre.

Un polémiste

Hors-la-loi, vagabonds, marginaux, rebelles, artistes ou aventuriers de l'absolu, tous ceux que le lecteur croise et recroise dans ces récits ne sont pas des révoltés ou des absents du temps et de la société ; ils se tiennent à l'écart du monde, à quelque distance des hommes, sur le seuil de la société. Ils en font partie, comme la marge fait partie du texte. L'audiovisuel attise particulièrement sa véhémence polémique : « *bétonneuse, bétonnière à brasser des mots de ciment, laminoir informatif* », ainsi qualifie-t-il la télévision. La presse écrite bénéficie de circonstances atténuantes, contrainte qu'elle est de « *racoler pour survivre* » : « *on n'écrit ni ne peint dans un journal : on explique, on justifie, on a des opinions, on change de place les wagons du train des idées, allez rouler...* »



L'église fait éclater sa foi, de plus en plus violente, *choquée par l'impudeur des prêcheurs et des dévots, par le visible enfermement du Mystère* : « *Les prêtres, critique-t-il dans **L'Écart et l'alliance**, dès qu'ils parlent de Dieu me font penser à ces gens qui jouent du piano avec un seul doigt* ».



Joie sans domicile fixe

L'écrivain-témoin doit provoquer son lecteur, exhorte-t-il dans **Petite Littérature individuelle**, car la littérature doit enfoncer un coin dans les consciences, inviter à l'exil ou à la révolte, condamner les idéologies, les systèmes, les confort et les conformismes pour demeurer fidèle à elle-même. Elle doit aussi fomenter la joie. Cette *joie sans domicile fixe* qui inonde **Joie errante**, l'ouvrage le plus maîtrisé, le plus douloureux aussi. Si l'auteur s'y cache derrière Blaise, le narrateur, le lecteur erre à la suite de Joss et de Géri, étonnant couple, entre

Paris et New York avec des sauts de mémoire dans la vieille Bretagne ou au fond des Indes.

Dans une langue que l'émotion purifie comme un choral de Jean-Sébastien Bach, il livre les pages les plus tendres du « *journal de Dieu* » que réclamait Paul Claudel. **Joie errante** procède de ces livres d'exception que l'on relit parce qu'ils vous ont percé le cœur. Croyez-m'en, toute l'œuvre de Jean Sullivan creuse la même blessure. Parole d'évangile !

Photo de Jean Sullivan © X, droits réservés

- **Mais il y a la mer**, Gallimard/Folio, 280 pages, 1974

- *Joie errante*, Gallimard/Folio, 286 pages, 1988
- *Itinéraire spirituel (Matinales I)*, Gallimard Folio/Essais, 318 pages, 2000.
- *La Traversée des illusions (Matinales II)*, Gallimard/Blanche, 264 pages, 1989.
- *Abécédaire*, édition établie et présentée par Charles Austin, NRF/Gallimard, 320 pages, 2010

Varia : Caran d'Ache et le dîner de famille



« Souvenons-nous des célèbres vignettes d'*Un dîner en famille* de Caran d'Ache à propos de l'affaire Dreyfus (Caran d'Ache, *Un dîner en famille*, vignette publiée dans *Le Figaro* le 14 février 1898). Nous trouvons une famille à table partageant un repas en toute convivialité et soudain l'affaire Dreyfus est abordée. Nous apercevons alors les commensaux en pleine dispute, certains d'entre eux s'empoignent sur fond de désordre avec la table sens dessus dessous. Cette caricature, qui souhaite montrer à quel point l'affaire a divisé les Français, n'utilise pas la table familiale par hasard et le choix du repas n'est pas anodin. Si la dispute est présentée à ce moment précis et non à d'autres occasions, c'est sans doute parce que le repas est un point nodal qui a toute son importance pour comprendre les liens sociaux entre les individus composant une société. En ce lieu se partage la nourriture qui devient "un signe de cohésion, symbole tangible des liens entre les individus du même groupe" (David Le Breton, *La Saveur du monde*, 2006). Ainsi le repas entraînerait une intensification des relations humaines, un resserrement du lien social conduisant de nombreux parents à attacher une grande importance à ce moment, qui est parfois même l'unique moment où la famille a l'occasion d'être réunie. » *Extrait du texte de Louis Mathiot (université de Strasbourg, Laboratoire Cultures et sociétés en Europe), dans la Revue des Sciences sociales, n° 41, 210 pages, 2009 (éditions université de Strasbourg).*

Carnet : Jules et la tourterelle rose

De Chemellier, Jules Mougin m'écrit le 16 janvier 1990 : « Veillons au grain - des oiseaux ! La tourterelle rose - j'aimerais me promener avec elle sur mon épaule ! Je rêve. Encore ! Je distribue en deux endroits, du blé, du maïs brisé. Ils viennent ! Les pinsons lents ! La fauvette nerveuse. Le rouge-gorge solitaire. Il pleut dans la nuit, car la nuit a fait son apparition, comme ça, lentement, comme un buvard qui boit l'encre ! ».

Souvenirs souvenirs

Aux Baux-de-Provence, dans la boutique de souvenirs, les estivants en bermudas clownesques ressemblent à ces gamins excités que l'on voit le dimanche, avant l'issue de la messe de onze heures, abandonner l'office pour le confiseur d'en-face.

Mardi 15 mai 2012

Billet d'humeur

Langage de tigres

Ils sont une trentaine de « Cirque Zavatta » à sillonner les routes de France en 2012. À la faveur d'une halte de la ménagerie de l'un d'eux sur une aire dévolue aux gens de voyage, à Châteauneuf-les-Martigues, les responsables du cirque ont reçu des potaches de la communale. Après avoir vaincu leur timidité, les enfants ont assiégé le dompteur de questions. « *Quelle langue parlez-vous avec vos tigres ?* » a interrogé l'un. « *C'est de l'allemand ?* » a risqué sa voisine. « *Vous avez raison, c'est de l'allemand* », a confirmé leur interlocuteur. « *Parce qu'ils sont originaires de Bavière ou du Tyrol ?* » a questionné l'instituteur. « *Non, non, quand bien même on y trouve des culottes de peau (de bête) très seyantes* », s'est amusé le dresseur. En fait, nulle école ne reçoit les félins en stage linguistique. Les dompteurs parlent allemand à leurs animaux parce que c'est une langue plus sonore, gutturale, et que les fauves perçoivent mal les subtilités phonétiques des autres langues.

Lecture critique

Chantal Chawaf : un détournement d'écriture



Assurément, Chantal Chawaf (née à Paris en 1943) croit en la prémonition de Virginia Woolf qui affirmait, en 1929, dans *Une chambre à soi* : « *Nul doute que nous ne voyions un jour la femme changer la forme du roman pour ses fins à elle, quand elle aura la liberté de ses mouvements. Nous la verrons alors préparer quelque véhicule nouveau, qui ne sera pas nécessairement en vers, pour la poésie qui est en elle* ».

Elle a tenu ce pari audacieux : faire entendre ce qui s'agite dans les trous du discours. Dans ce que le discours occidental a depuis toujours laissé fuir, exclu et transformé en non-dit, en non-sens.

Comme *Retable* et *Cercœur*, *Rédemption* est d'un abord difficile. Les repères habituels sautent. La syntaxe se dilue. La grammaire s'effiloche. Les mots, par leur enchaînement si particulier, changent de sens. Les pistes s'embrouillent.

Olga Vassilieff et Charles de Roquemont, les personnages du roman, participent d'une fable « métaphysique » qui rejoint les aspirations de l'auteure. Scénariste, Olga cherche à dépasser les règles de l'écriture pour atteindre le vif de la sensibilité tactile des mots. Meurtrier de sa maîtresse, Charles nourrit le projet de détourner la langue française de sa fonction en découpant au scalpel les lettres et les mots du dictionnaire...

« *Par l'écriture, explique Chantal Chawaf, j'essaie à nouveau de donner vie, d'accoucher et non de répéter telle grammaire, telle syntaxe, tel style, que de trop bons professeurs m'ont appris quand j'étais une bonne élève.* »

Mauvaise élève, elle a délibérément rejeté tout son acquis culturel, inventant une écriture à nulle autre pareille, une écriture charnelle qui consacre la singularité d'un grand écrivain.

Chantal Chawaf © Photo X droits réservés

- *Rédemption*, éditions Flammarion, 164 pages, 1992.

Portrait

L'entomologiste Jean-Henri Fabre était aussi un poète (1823-1915)



La mémoire populaire et les manuels d'histoire retiennent l'image d'un septuagénaire, petit, mince, vêtu d'une redingote noire et coiffé d'un chapeau à large bord, assis sur une chaise, la canne à la main. En réalité, le naturaliste est fort éloigné de l'archétype du savant tel qu'on l'imagine au début de la IIIe République. En son temps, le personnage apparaît inclassable. D'origine modeste (son père est métayer avant de tenir un café à Rodez), il est très tôt attiré par la nature et sa faune qu'il inventorie en culottes courtes à la ferme familiale du Malaval, à peu de distance du village de Saint-Léons-en-Lévezou (Haut Rouergue, en Aveyron) où il naît le lundi 22 décembre 1823. Après un passage au séminaire, il est contraint d'exercer des petits boulots dont celui de vendeur ambulant de citrons à la foire de Beaucaire ! Diplômé de l'École normale primaire d'Avignon, il est instituteur à 19 ans à Carpentras : les séances de sciences naturelles dans la garrigue comtadine alternent avec les leçons dispensées au tableau noir... Docteur ès sciences, il n'expérimente pas la seule entomologie et s'intéresse à différentes disciplines : physique, chimie, mycologie et botanique. L'homme reste simple et discret. Père de six enfants, il surprend toutefois son village d'adoption (Sérignan, en Comtat Venaissin, où

Diane de Poitiers [1499-1566] finit ses jours) lorsqu'il convole, à 62 ans, avec une jeunesse de quarante ans sa cadette...

Victor Hugo le surnomme « l'Homère des insectes »

Dès 1860, il est admiré du grand public pour l'étude des insectes et des plantes. La communauté scientifique et l'élite artistique le reconnaissent pour ses ouvrages savants et didactiques (une centaine de livres dont 24 manuels scolaires et 8 ouvrages de vulgarisation) : ils inscrivent ses travaux dans la perspective des expérimentations d'illustres devanciers, René-Antoine Ferchault de Réaumur, Carl von Linné, Pierre-André Latreille et Léon Dufour. Victor Hugo le surnomme « *l'Homère des insectes* » et Charles Darwin le qualifie d'« *observateur inimitable* ». Il suscite l'admiration et les encouragements de Henri Bergson, Stéphane Mallarmé, Jean Rostand et Joseph Roumanille. En 1904, le prix Nobel de littérature pour lequel il a été proposé lui échappe au profit de... Frédéric Mistral; en 1911, il est pressenti pour la même récompense qui revient à... Maurice Maeterlinck, l'écrivain et dramaturge belge d'expression française. Au soir du 14 octobre 1914, le président de la République française, Raymond Poincaré, vient le saluer à l'Harmas après avoir rencontré, à Maillane, Frédéric Mistral.

Prosateur de talent, Jean-Henri Fabre publie ses premiers poèmes en 1842. Il écrit en français et en provençal : entre autres, *Arytmos*, *Les Fleurs*, *Les Mondes*, *Ceuvres provençales du félibre des hannetons* (*Oubreto provençalo dou felibre di tavan*). Ernst Jünger, Marcel Proust, Maurice Maeterlinck et les surréalistes lisent comme roman d'aventures ses descriptions de la guêpe eumène - la guêpe maçonne - et de la mante religieuse. Proche de Frédéric Mistral, le Rouergat de Saint-Léons va jusqu'à défendre la langue provençale : les félibres l'appellent « *Lou felibre di tavan* » (le félibre des taons) ! En juin 1865, le biologiste Louis Pasteur le consulte en Vaucluse à propos du sauvetage du ver à soie français malade de la pébrine, mais les deux hommes ne s'entendent pas. Charles Darwin, naturaliste britannique, correspond avec lui, mais ses théories de l'évolution n'intéressent pas beaucoup l'ermite de Sérignan.

Il rédige les 10 volumes des « Souvenirs entomologiques » en Provence

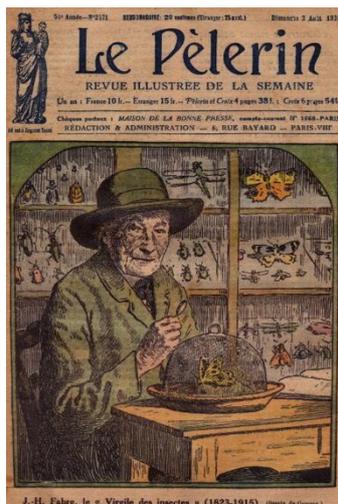
Depuis qu'il a élu domicile en Vaucluse, il ne sort guère de l'Harmas, cette maison de notable qu'il a achetée en 1879 et dont il a transformé, trois années durant, le parc en une sorte de friche savante. C'est là qu'il se consacre, pratiquement jusqu'à sa mort, le lundi 11 octobre 1915, à l'étude minutieuse des insectes, pratiquée au moyen de l'observation directe. La collecte, la détermination et l'expérimentation auxquelles il se livre dans son laboratoire à



ciel ouvert sont sanctionnées par plus d'une centaine d'ouvrages dont la référence absolue est constituée par les dix volumes des « Souvenirs entomologiques » publiés de 1879 à 1907, une œuvre volumineuse de plus de 4000 pages et traduite en 13 langues dont la version allemande publiée partiellement en 2010 montre l'enthousiasme du public d'outre-Rhin pour le grand naturaliste français. Plusieurs de ses découvertes, explicitées dans cette bible de l'entomologie, font toujours autorité. L'une des plus marquantes concerne le cerkeris. Pour nourrir sa progéniture, cette petite guêpe place dans des puits verticaux qu'elle a creusés dans le sol, et où elle pond, des coléoptères ou des chenilles qu'elle a paralysés en perçant de son dard leurs centres nerveux. Toujours vivantes, les victimes sont incapables de se mouvoir : elles constituent un garde-manger idéal pour les futures larves.

Il assemble un herbier de 10 000 échantillons en un demi-siècle

Complémentaire de sa passion prédominante pour les insectes, la botanique intéresse le jeune instituteur qui assemble un exceptionnel herbier à partir de septembre 1842 après une ascension au faite du mont Ventoux d'où il rapporte son premier échantillon, en l'occurrence un pavot (*Papaver aurantiacum*). Jusqu'en 1895, il recueille plus de 10000 échantillons différents à la faveur de voyages et d'excursions. Parfois, des amis l'accompagnent à l'exemple de John Stuart Mill, le philosophe et économiste anglais avec lequel il herborise sur l'île de Beauté et partage certaines idées sur l'exploitation abusive des enfants au travail. Il enseigne la physique au lycée Fesch d'Ajaccio de 1849 à 1852, avant de professer à Avignon où la rencontre du botaniste Esprit Requien conforte la validité de ses recherches. À ce moment-là, la bienveillance du ministre de l'Instruction publique Victor Duruy lui vaut d'être reçu à Paris par l'empereur Napoléon III qui lui remet la Légion d'honneur.



Écrin de près de 25000 planches, son herbier, exceptionnel, a été entièrement restauré entre 2000 et 2009 sous la tutelle du Muséum national d'histoire naturelle de Paris (Muséum). Précieux témoignage de l'histoire de la flore méditerranéenne, il compte 10110 échantillons de plantes à fleurs (phanérogames) et 1763 échantillons de cryptogames (algues, lichens, mousses et champignons).

« *Fabre a conservé 617 échantillons de champignons en herbier et reproduit plus de 600 spécimens à l'aquarelle* », nous apprend Anne-Marie Slézec, mycologue et directrice du Harmas de 1999 à 2007 (par ailleurs auteur du bel ouvrage « *Jean-Henri Fabre en son harmas* »). « *Responsable du domaine de 1970 à 1999, Pierre Téocchi, poursuit-elle, situe cette production artistique de 1870 à 1901. Cette collection unique est*

conservée à la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle à Paris. »

La « maison de mémoire » est rouverte au public depuis mai 2006

Au lendemain de la disparition du savant, en 1915, sa famille directe, une poignée d'amis et quelques scientifiques s'attachent à préserver à la fois la maison natale de Jean-Henri Fabre, à Saint-Léons, et son « laboratoire » de Sérignan du Comtat. Un musée est établi dans la maison d'enfance de J.-H. Fabre, à Saint-Léons-en-Lévezou, en même temps qu'un parc à thème appelé Micropolis, la cité des insectes. Ce projet est né de la rencontre de Jean Puech, président du conseil général de l'Aveyron, ancien ministre de l'Agriculture, avec Jacques Perrin, le producteur du film *Microcosmos*, un long-métrage sur la biodiversité tourné en 1996 dans le Haut Rouergue. En 1922, le Muséum devient propriétaire du domaine de l'Harmas qui est classé en 1998 au titre des monuments historiques français. Ses locataires successifs, les conservateurs et leurs collaborateurs, depuis Paul-Henri Fabre, fils aîné de l'entomologiste, jusqu'à Anne-Marie Slézec, ont patiemment œuvré afin que le lieu devienne une véritable « maison de mémoire » rappelant la polyvalence des talents d'un des précurseurs de l'éthologie, la science du comportement animal. L'établissement est aujourd'hui dirigé par Sylvie Flamand, ingénieur en administration au Muséum dont la responsabilité s'étend également au Jardin botanique exotique du Val Rahmeh à Menton.



Restauré avec beaucoup de goût et de fidélité à partir de 2000, l'Harmas a rouvert ses portes au public le 18 mai 2006. Désormais, les visiteurs ont la possibilité de découvrir le lieu de vie et d'étude du Virgile des insectes, un domaine quasiment identique à ce qu'il était en 1915, avec l'habitation domestique, le cabinet de travail aux 1300 objets, le petit conservatoire vitré, le bassin et les fontaines, le verger et le potager, ainsi que le fabuleux jardin qui recense près de 130 familles, réparties en 895 espèces, arbres, arbustes, plantes vivaces et annuelles confondues : pâquerettes des murailles, centaurées, chèvrefeuille de Russie, spirée du Japon, genêt d'Espagne, arbre à perruque et autres photinias que Jean-Henri Fabre a acclimatés sous le soleil provençal.

Nos photographies :

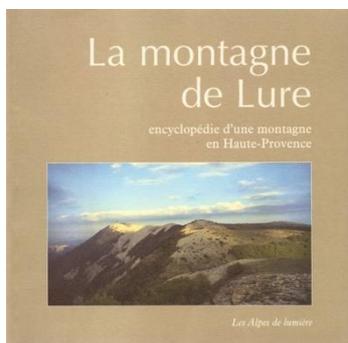
Jean-Henri Fabre à l'Harmas de Sérignan : précurseur de l'éthologie, la science du comportement animal, il était aussi un poète exigeant et raffiné. © **MNHN/Philippe Abel**

En 2011, les éditions Édisud ont publié « Jean-Henri Fabre en son harmas de 1879 à 1915 », d'Anne-Marie Slézac. L'ouvrage a été récompensé par L'Académie des sciences, agriculture, arts et belles lettres d'Aix-en-Provence en juin 2011.

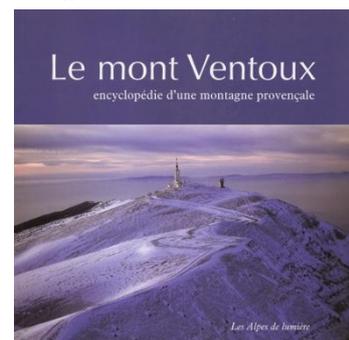
La couverture du Pèlerin du dimanche 3 août 1934 présentait le « Virgile des insectes ». © *Collection Pierre-Jean Bernard*

La maison rose aux volets verts, l'Harmas, est désormais classée au titre des monuments historiques français. © *MNHN/Philippe Abel*

Varia : trois encyclopédies pour les montagnes de Provence



Parce qu'il « embrasse le cercle entier des connaissances » adaptées à son objet, chaque ouvrage de la série consacrée aux montagnes emblématiques de Provence mérite amplement le vocable d'*encyclopédie*. De la passion savante des maîtres d'œuvre associée aux compétences expertes des contributeurs ont résulté trois ouvrages de référence : *La montagne de Lure* (2004, sous la direction de Guy Barruol, André de Réparaz et Jean-Yves Royet), *Le mont Ventoux* (2007, dirigé par G. Barruol, Nerte Dautier et Bernard Mondon) et *Les Alpilles* (2009, sous la direction de G. Barruol et N. Dautier). Le même ordre méthodique rythme chaque ouvrage que charpentent les mêmes chapitres : le milieu naturel, les ressources (hier et aujourd'hui), l'histoire (économie, société et civilisation), l'architecture, la culture populaire, la littérature et les arts, les monographies de villages, le présent et l'avenir. L'enseigne éditoriale des *Alpes de Lumière* se réfère à un mouvement d'éducation populaire et de promotion patrimoniale créé en 1953 par l'abbé Pierre Martel (1923-2001). Curé à Simiane-la-Rotonde (Alpes-de-Haute-Provence), ce dernier a jumelé à sa mission sacerdotale une action, exemplaire et durable, visant à sensibiliser les populations locales aux richesses de leur terroir et ainsi à mieux défendre l'arrière-pays provençal meurtri par un exode rural massif. Les éditions constituent un des volets essentiels de l'association dont la réussite ne se dément pas à la veille de son soixantième anniversaire.

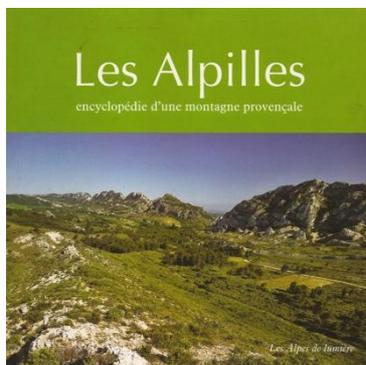


Florilège d'anecdotes

Dans le tome dévolu à *la montagne de Lure* qui circonscrit 26 communes en Haute-Provence et dans la Drôme, Jean-Yves Royet rapporte que le pivert et le pigeon ramier chantent en langue d'oc dans la vallée du Jabron... De succulents proverbes, en provençal, ont été forgés par les autochtones dont celui-ci : *Quand*

Luro a lou capeù/Eguino lou mantèu/D'estiu es de plueio/D'iver es de nèu (Quand Lure a son chapeau Aiguines son manteau, c'est de la pluie en été et de la neige en hiver). Jacques Mény rappelle que le lieu est devenu un vrai plateau de cinéma où Jean Giono tourna « Crésus » en 1960 avec Fernandel et Relys dans la distribution, et Constantin Costa-Gavras, Bernard Paul et Claude Pinoteau, à l'assistance de réalisation.

François Pétrarque (1304-1374) est naturellement associé au *mont Ventoux* en raison de l'ascension qu'il effectua en 1336, ainsi que l'entomologiste Jean-Henri Fabre qui multiplia des excursions, botaniques celles-là. Mais le noble massif ne peut se réduire à la truffe noire et aux exploits vélocipédiques ; il a offert son étonnant panorama à une cohorte de pèlerins de toutes disciplines parmi lesquels les peintres René Seyssaud et Paul Surtel, les écrivains Gabriele d'Annunzio et Roger Frison-Roche, le Premier ministre Maurice Couve de Murville et le coureur de fond Jean Bouin.



Terre d'élection de l'olivier et du pastoralisme, *les Alpilles* recensent de nombreux exégètes, dans le domaine des arts et des lettres notamment. Les peintres Pierre Alechinsky, Yves Brayer, Jean-Honoré Fragonard, Léopold Lelée, Jean Martin-Roc, Mario Prassinis, Antoine Serra et Vincent Van Gogh y ont puisé une salutaire inspiration tandis qu'Yvan Audouard, Alphonse Daudet, Marie Gasquet, Marie Mauron, Charles Galtier, Élisabeth Barbier et Jean Proal ont intégré choses et gens du lieu dans leur œuvre littéraire. En outre, Jean Cocteau choisit les carrières des Baux pour son *Testament d'Orphée* (1960), et Louis Aragon met la dernière main à son *Fou d'Elsa* en 1963 au Château Lagier de Fontvieille.

Instigateurs de la prestigieuse collection, Nerte Dautier (historienne d'art) et Guy Barruol (archéologue, directeur de recherche émérite au CNRS) assurent à juste raison que « *le lecteur ne regardera plus les Alpilles* (ainsi que la montagne de Lure et le mont Ventoux) *de la même façon tant la diversité des approches ouvre de nouvelles perspectives et trace des pistes à encore explorer* ».

- *La montagne de Lure, encyclopédie d'une montagne en Haute-Provence, pays de Lure et d'Albion, vallée du Jabron*, dirigée par G. Barruol, André de Réparaz et Jean-Yves Royer, n° 145/146, 320 pages, 2004
- *Le mont Ventoux, encyclopédie d'une montagne provençale*, dirigée par G. Barruol, N. Dautier et Bernard Mondon, n° 155/156, 348 pages, 2007
- *Les Alpilles, encyclopédie d'une montagne provençale*, dirigée par G. Barruol et N. Dautier, n° 160/161, 348 pages, 2009, éditions Alpes de lumière, 40 euros chaque volume.

Carnet : Promiscuité

Du monde dans l'ascenseur. Le front de la jeune femme bat contre mon épaule. Le cartable de l'écolière fléchit et meurtrit mon jarret. Étrange promiscuité : nous sommes là-dedans comme des poulets dans une cage trop petite.

Vendredi 18 mai 2012

Nécrologie

Curieux genre que la nécrologie. Ses adeptes connaissent mieux le défunt que lui-même.

Jeudi 24 mai 2012

Billet d'humeur

Romanciers ?

Au risque de mécontenter ce groupement d'écrivains méditerranéens, je ne crois pas salubre de répondre favorablement à son invitation d'apprendre au public « à écrire un roman ». Il serait préférable, à mon sens, de lui apprendre à lire les grands textes qui fondent l'âme et l'esprit français. Il vaudrait mieux l'inciter à (re)visiter Musset ou Stendhal « dans le sens de la profondeur », ainsi que le recommandait l'ermite de Manosque, Jean Giono. Il y a tellement peu de grands livres, ceux qui, à l'exemple des voyages, ouvrent des voies nouvelles et sèment des rêves à la volée. Soyons blasphématoires : ce qui menace aujourd'hui la littérature, celle des sommets, c'est l'insupportable inflation des livres qui n'en sont pas vraiment. « *Je n'ai rien contre les nouveaux livres, se défendait le moraliste Joseph Joubert, sauf qu'ils m'empêchent de lire les anciens.* »

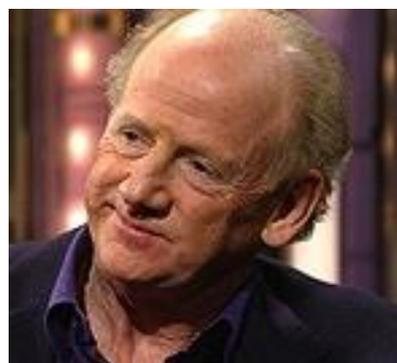
Lecture critique

L'enfer selon John Saul

John Saul a commis avec son *Paradis Blues* un bien joli forfait à l'encontre du récit linéaire. Cet écrivain et dramaturge canadien (né à Ottawa en 1947) pratique à merveille l'art du double fond, des poupées qui s'emboîtent et des fausses pistes.

Le héros de son histoire gigogne, c'est John Field, un journaliste canadien qui est devenu en Thaïlande, où il réside depuis vingt ans, un des personnages du Bangkok interlope et fangeux, au même titre que le docteur Michael Woodward, l'énigmatique Catherine Laker et l'échotier Henry Crappe.

En voyage d'affaires au Laos, Field est



involontairement mêlé à l'assassinat par des trafiquants d'armes d'un couple de ses amis. Avec l'appui des autorités locales, il s'enfuit de Ventiane où a été perpétré le double crime et regagne Bangkok à la nage...

Il serait cruel de dévoiler ce qui se passe alors. John Saul a mis en route une implacable mécanique, et il égare à plaisir le lecteur avant de le mettre sur le chemin, non du paradis mais de l'enfer d'un Orient interdit que les pluies, la drogue, la violence et le sexe accablent comme autant de maladies mortelles.

Roman policier, oui, dans le génie du suspense qui pas un instant ne fait défaut, mais aussi roman de mœurs impitoyable qui trahit sans les juger ces aventuriers qui conquièrent l'exotisme en échange de l'exil.

Le lecteur se laisse envelopper dans l'atmosphère fétide et palpitante, fiévreuse et passionnée du roman, comme on se livre à l'hypnose de l'écran dans une salle de cinéma, les yeux et l'esprit asservis.

© Photo X, droits réservés

- *Paradis Blues*, éditions Rivages, 384 pages, 2001.

Portrait

Mangeclous, l'épopée fétiche d'Albert Cohen (1895-1981)



D'origine corfiote, Albert Cohen (Corfou, 16 août 1895-Genève, 17 octobre 1981) n'avait que cinq ans à son arrivée à Marseille. Arrière petit-fils d'un roi de la savonnette, fils d'un marchand d'œufs en gros, il compte parmi ses camarades du lycée Adolphe Thiers deux futurs écrivains : Marcel Pagnol et Marcel Brion. Deux ans avant sa mort, le premier dira : « *Albert a été mon meilleur ami et moi, j'ai été son meilleur ami* ». Il était tout aussi fidèle dans ses inimitiés. « *Je n'ai lu que quelques pages de Mauriac, prétendait-il, et j'ai vite cessé en comprenant qu'il n'était que le premier de la classe. Je n'ai jamais lu Malraux, je n'admire pas André Gide.* » À vrai dire, dans son panthéon, il ne tolérait qu'Homère, Dostoïevski, Dickens et Proust.

Un jeune auteur de soixante-treize ans

Curieux destin littéraire que le sien. On le découvre en 1968, jeune auteur de soixante-treize ans, grâce à « *Belle du Seigneur* » que la postérité retient le mieux, sans doute en raison de la multiplicité de ses « morceaux de bravoure ».

Alors qu'il avait déjà publié, trente ans auparavant, un autre grand roman, « *Solal* ».

Sur un mode tragi-comique, la saga juive des Solal raconte les mille et un jalons d'une destinée (en contrepoint de celle du peuple de la Bible chassé de l'histoire) qui passe par la malédiction, la souffrance, le racisme, mais aussi l'humour, la politique, l'amour, les femmes et l'espérance. « *Être juif est chez lui, considère Philippe Zard (dans *L'Atelier du roman*), une donnée aussi irrémédiable que la négritude d' Aimé Césaire.* »

Un humaniste à la française



Pourtant, l'écrivain, dramaturge et diplomate reste l'homme d'un personnage et d'une épopée : « *Mangeclous* ». Son héros favori cultive une rhétorique fleurie, pseudo-orientale et scolastique. C'est un humaniste à la française avec un parfum de musc et de benjoin, très levantin et très juif dans les images et dans le style. Mangeclous est un Juif de Céphalonie, la plus riche des îles Ioniennes. Il sait tout de la planète, de Paris et des Amériques, des Indes et de la Méditerranée. Et quand il n'a pas visité un pays, il l'invente. Ce personnage naïf et truculent, retors et tendre, Albert Cohen l'a lancé plusieurs fois dans des aventures ébouriffantes et cocasses, à travers l'Europe, l'Orient et tous les ghettos du monde : dans *Solal* en 1930, dans *Mangeclous* en 1938, dans *Belle du Seigneur* en 1968 et dans *Les Valeureux* en 1969. Certains de ses exégètes ont assuré qu'il avait composé un unique roman en plusieurs livraisons, son théâtre et les essais autobiographiques se révélant « *de simples affluents - au lit moins riche et moins profond que le fleuve nourricier, mais de la même eau* ».

Un aventurier à ressorts

Mangeclous est un aventurier à ressorts : il ne cesse de rebondir, comme le Don Quichotte de Cervantès ou le binôme Gargantua-Pantagruel chez Rabelais. Menteur comme Ulysse, bavard comme un conteur des « *Mille et une nuits* », c'est une espèce de Tartarin du XX^e siècle agrandi aux dimensions de Panurge, c'est la version positive du stéréotype juif : débrouillard, il a le sens des affaires et le goût de l'esbroufe.

Albert Cohen éprouvait une tendresse toute spéciale à son égard. Et Bella, sa troisième femme, racontait qu'il lui disait quand il écrivait le livre : « *Sais-tu ce qu'a encore fait Mangeclous aujourd'hui ?* » comme s'il s'agissait du dernier tour de quelqu'un de la famille.

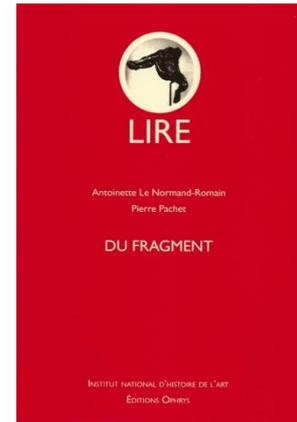


- *Le Livre de ma mère*, éditions Gallimard, 222 pages, 1954
- *Mangeclous*, Folio/Gallimard, 448 pages, 1980

- *Solal*, Folio/Gallimard, 480 pages, 1981
- *Les Valeureux*, Folio/Gallimard, 352 pages, 1986
- *Belle du Seigneur*, Folio/Gallimard, 1120 pages, 1998
- *Albert Cohen*, par Franck Medioni, éditions Folio/Gallimard, 331 pages, 2007
- *Albert Cohen, le seigneur du roman*, dans « *L'Atelier du roman* », éditions Flammarion, 240 pages, revue trimestrielle, n° 60, décembre 2009

Varia : De l'éducation du regard

L'« *éducation du regard* » dont parle, à propos du sculpteur Auguste Rodin, Antoinette Le Normand-Romain, conservateur général du patrimoine, dans l'ouvrage « *Du fragment* » qu'elle publie avec l'universitaire Pierre Pachet constitue en fait un des fondements de l'excellente collection Voir-Faire-Lire des éditions Ophrys associées à l'Institut national d'histoire de l'art. À ce titre, cette collection-là rejoindra très certainement le rayon peu encombré des ouvrages de référence. J'en extrais le texte suivant :



« Qu'est-ce qu'un "collage", sinon la tentative de rendre visible dans une œuvre ce transfert auquel nous étions devenus aveugles, sans doute parce que notre culture du Livre repose essentiellement sur le recours aux citations ? Lorsque le peintre transporte dans son tableau un fragment de tissu ou une coupure de journal, au lieu de l'y représenter avec le matériau qui fait partie de sa convention, c'est, je suppose, parce qu'il veut véritablement citer ces objets, et non les intégrer à un domaine auquel ils sont par nature étrangers. Ainsi Braque peut-il mettre en relation l'équilibre industriel de la ligne imprimée ou de la trame du tissu, avec celui qu'il invente dans une guitare posée sur une table. Ce qui ressort de cette utilisation du journal est une valeur qui, bien qu'historique, dépasse certainement son caractère "quotidien".

« Ainsi en est-il par exemple des brèves formules d'Héraclite, qui, transposées par Platon dans le texte de ses dialogues, y brillent d'un tout autre éclat que celui qu'elles devaient répandre dans le traité "De la Nature" que son auteur déposa dans le temple d'Éphèse. Insérées dans la construction platonicienne, elles y font voir l'absolu et l'obscurité de la naissance au milieu d'une pensée qui est maturité et déduction, et y gagnent ainsi ces valeurs qu'elles transportent avec elles à travers les siècles. De même les vers de Sappho que conservent de très quelconques commentateurs ou lexicographes doivent-ils à la gangue qui les conserve la splendeur qu'elle a ignorée. » *Lu dans « Du bon usage des fragments grecs », de Pierre Pachet, texte issu de l'ouvrage « Du fragment », d'Antoinette Le Normand-Romain et Pierre Pachet, éditions Ophrys/Institut national d'histoire de l'art, 2011.*

Carnet : Eric Charden, in memoriam

Chanteur et auteur-compositeur, Eric Charden est mort d'un cancer, le dimanche 29 avril dernier, à l'âge de 69 ans. Il formait avec la chanteuse Annie Gautrat, dite Stone, un duo qui avait fait chanter toute la France avec son deuxième 45-tours, *L'Avventura*, en 1971. À chaque fois que j'entendais son « tube », *Le monde est gris, le monde est bleu* (1967), je revoyais Jacques Puissant (c'était son vrai nom) dans une des cours de récréation du lycée François-Auguste Mignet, l'ancien Collège Bourbon, à Aix-en-Provence. Bachelier en 1964, il intégra l'École des hautes études commerciales (HEC), à Paris, lorsque j'entrais en classe de quatrième. Le peintre Paul Cézanne, l'écrivain Émile Zola, l'acteur Paul Meurisse, le félibre Émile Ripert, le footballeur Henri Michel et Ta Quang Buu, compagnon de route de Hô Chi Minh, ont fréquenté le même « bahut ». André de Richaud et Marcel Pagnol y ont été maître d'internat ; Armand Lunel et Darius Milhaud s'y côtoyaient en classe de philosophie.

Lundi 28 mai 2012

Le temps des réformettes

Plus de vingt ans après la réforme de l'orthographe annoncée par Alain Decaux, ministre délégué de la francophonie, des hauts fonctionnaires en espèrent une nouvelle. « *Il s'agira de petits ajustements et non d'une révolution* », avancent-ils prudemment. Rien de comparable en tout cas au projet d'Aristide Beslais, le directeur général honoraire au ministère de l'Éducation nationale qui préconisait, en 1967, neuf mille rectifications !

Colette aimait à dire que les difficultés, même absurdes, de notre écriture faisaient ses délices, qu'elle souhaitait qu'on ajoutât des lettres aux mots plutôt que de leur en ôter, et que d'écrire *eschscholtzia*, le nom d'une plante ornementale à fleurs jaunes, était pour elle un régal !

Jeudi 31 mai 2012

Faits divers

Un magazine de télévision donne à découvrir la semaine prochaine *Les serpents les plus mortels de la planète*. D'autres le sont moins alors ? Mais le résultat est le même.

Dimanche 3 juin 2012

S'il te parle de ton livre, c'est pour que tu lui parles du sien, naïf !

Gilbert Cesbron (Journal sans date, 1963)

Espèce menacée

Le silence est en voie de disparition : c'est un drame. Nos contemporains en disposent de moins en moins pour pouvoir penser.

Mercredi 6 juin 2012